

Divers groupes s'établissent dans les Laurentides

Pierrette Langlois-Thibault

Volume 16, numéro 3, 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66148ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Histoire Québec
La Fédération Histoire Québec

ISSN

1201-4710 (imprimé)
1923-2101 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Langlois-Thibault, P. (2011). Divers groupes s'établissent dans les Laurentides. *Histoire Québec*, 16(3), 15–20.

Divers groupes s'établissent dans les Laurentides

par Pierrette Langlois-Thibault,
auteure et maître généalogiste agréée

Née à Montréal mais devenue résidente de Laval-des-Rapides dès sa tendre enfance, Pierrette Langlois-Thibault a obtenu un baccalauréat en Éducation de l'Université Concordia à Montréal en 1980. En 1992, elle prend sa retraite de l'enseignement et consacre tout son temps à la généalogie pour laquelle elle a développé une passion depuis quelques années. Elle devient officiellement maître généalogiste agréée au printemps 2005. En 2004, elle a publié le Dictionnaire généalogique des Thibault d'Amérique en quatre tomes, plus de 2000 pages. Une seconde édition a suivi en 2006. Membre du comité fondateur de l'Association des Thibault d'Amérique en 1989, elle y œuvre depuis en tant qu'archiviste généalogiste. En 2000, elle lance le site Internet de cette association et en est le webmestre depuis. Au cours des années, elle a prononcé quelques causeries lors de réunions générales annuelles de l'Association des Lambert d'Amérique inc. et de l'Association des Thibault d'Amérique, ainsi qu'à la Société de généalogie des Laurentides et au colloque de la Fédération québécoise des Sociétés de généalogie en 2007. Elle écrit aussi des textes pour les bulletins de l'Association des Thibault et de la Société de généalogie. Écrite en collaboration sous la direction de madame Langlois-Thibault à l'occasion du 175^e anniversaire de Saint-Jérôme La Petite Histoire des Jérômiens est disponible depuis le 30 juillet 2009.

Au XVIII^e siècle, l'arrivée d'un grand nombre d'immigrants de divers pays européens, plus particulièrement de la Grande-Bretagne, causa quelques bouleversements dans la répartition des colons. Les anglophones catholiques furent un peu mieux accueillis que les protestants mais sans plus. Aussi, les catholiques restèrent-ils à part. Quant aux protestants, ils furent considérés comme des intrus par certains, en particulier les curés de certaines paroisses situées à proximité des établissements protestants, par le curé Labelle qui considérait ses plans de colonisation menacés et même par les Sulpiciens qui voyaient leur seigneurie de Deux-Montagnes envahie par des Écossais et des Suisses francophones protestants. Méfiance et compétition se développèrent entre ces divers groupes.

Des immigrants irlandais, britanniques et écossais deviennent colons

Après la conquête, les immigrants irlandais, britanniques et

écossais arrivent par vagues, selon les événements qui surviennent dans leur patrie : guerres, grandes famines, disettes et mauvaises récoltes. L'Angleterre, ayant subi le blocus imposé par Napoléon, se voit dans l'obligation d'importer du bois du Canada afin de maintenir sa flotte. En conséquence, les besoins en main-d'œuvre au Canada augmentent, ce qui déclenche une immigration accrue. Ainsi, les navires transportant le bois canadien vers l'Angleterre reviennent au Canada remplis d'immigrants, en particulier des Irlandais. Tant de navires à charger et à décharger favorisent l'emploi de nombreux débardeurs. Les Irlandais y trouvent leur compte car leurs nouveaux salaires sont beaucoup plus substantiels, tout en leur permettant de fuir les difficultés sévissant dans leur pays d'origine. De plus, des travaux d'infrastructures tels que ponts et canaux constituent autant de sources d'emploi. Donc, l'attrait

pour l'immigration au Canada est très élevé.

Cependant, la ville de Québec étant déjà surpeuplée ne peut accueillir tous les nouveaux arrivants qui sont, pour la plupart, dirigés vers Montréal et c'est le gouvernement qui défraie les coûts du transport. C'est ainsi que plusieurs Irlandais s'établissent à Griffintown, future Pointe-Saint-Charles. Catholiques, ils fréquentent une vieille église des Récollets sur la rue Notre-Dame, près de la rue McGill. Deux sulpiciens, les abbés Richard Jackson et Patrick Phelan, deviennent leurs pasteurs. Considérant que les conditions d'hygiène dues à la surpopulation maintiennent ces gens dans la misère, l'abbé Phelan fait des démarches auprès de ses supérieurs et les convainc de permettre à ses ouailles d'aller s'établir dans la partie nord de la seigneurie des Deux-Montagnes, le long de la rivière du Nord.

Entre 1822 et 1827, grâce à l'intervention de l'abbé Phelan, les 277 lots disponibles sur cette portion de la seigneurie sont alloués



Vers 1826, selon la tradition orale, trois familles irlandaises (McCarthy, Blenchfield et Norton) passèrent leur premier hiver à l'abri de ce rocher de la côte Saint-Patrick Est, à Saint-Colomban. (Source : Collection Claude Bourguignon)

aux Irlandais. Signalons que depuis 1819, dans cette section de la seigneurie, il y a déjà des terres occupées par des Irlandais et quelques Écossais, tous protestants, venus par Saint-Benoît et Saint-Eustache. Toutefois, le groupe de colons dirigé par le père Phelan est constitué uniquement d'Irlandais catholiques.

C'est alors que se présente une nouvelle épreuve. La plus proche église est située à Sainte-Scholastique, sur la rive sud de la rivière du Nord; cela représente une bien grande difficulté pour ces derniers nouveaux arrivants qui doivent se fabriquer des radeaux leur permettant de traverser la rivière. Le territoire qu'ils occupent désormais sera nommé Saint-Colomban.

Bien d'autres épreuves les attendent

Une anecdote racontée par Ernest McAndrews nous apprend que les familles Blenchfield, Norton et McCarthy ont vécu leur premier hiver dans un abri de fortune, dont l'un des murs était formé d'un large rocher d'environ 20 pieds de hauteur. Pour fermer l'enclos, ces colons avaient utilisé des branchages, des arbustes et de la neige.

Dans l'ensemble, le séjour des Irlandais à Saint-Colomban se solde par une triste aventure, car le sol étant généralement de qualité médiocre, la culture de la terre progresse très lentement. Peu à peu, après trois ou quatre générations, les descendants irlandais quittent Saint-Colomban pour tenter leur chance ailleurs.

Témoignage de Stanislas Drapeau, agent de colonisation

Entre 1851 et 1861, dans son rapport sur l'agriculture et le développement de la colonisation, le sieur Drapeau écrit : « Saint-Colomban est entièrement peuplé d'Irlandais catholiques à l'exception de 55 personnes qui appartiennent à l'origine canadienne-française. Quoique ouverte à la colonisation depuis 30 ans, elle ne renferme encore que 5 637 acres de terre en état de culture. Une partie du sol de Saint-Colomban est montagneuse et se compose de masses de rochers granitiques presque complètement dépourvus de végétation. »

Quelques groupes de protestants

En 1925, trois grandes unions protestantes (congrégationniste, presbytérienne et méthodiste) s'unissent pour former la première Église unie du Canada, sous le nom d'Église Unie de Morin Heights. En même temps, on compte aussi des Anglicans de la Trinité qui envoient des missionnaires dans les régions éloignées des Laurentides.

Les seigneurs de Terrebonne et leur rôle dans la suite des événements

La seigneurie de Terrebonne passera d'un seigneur à l'autre à plusieurs reprises. D'abord connue sous le nom de Mission Lesbois, elle est achetée le 12 septembre 1720 par Louis Lepage, fils du seigneur de Rimouski, chanoine de la cathédrale de



Louis Lepage de Sainte-Claire, 1690-1762, curé et seigneur de Terrebonne. (Source : BAnQ, collection initiale, GH 1170-25)

Québec et futur vicaire général. En avril 1731, Lepage obtient une augmentation de terres qui se nommera d'abord Mascouche du Page puis deviendra des Plaines. Le 15 janvier 1745, Louis de La Corne, sieur de Chapt, devient le nouveau seigneur de Terrebonne et de son augmentation des Plaines.

Le sieur de Chapt, ami de Bigot, obtient huit ans plus tard une nouvelle augmentation qui recevra le nom de Lacorne. La seigneurie passera éventuellement aux mains de son gendre, Pierre-Paul Margame, sieur de LaValtrie, qui l'administrera jusqu'en 1784. Elle sera ensuite acquise par Jacob Jordan, un commerçant de Montréal, qui voit à développer la partie des Plaines; il réalise d'importants travaux routiers et appuie l'érection de la paroisse de Sainte-Anne-des-Plaines. Le 14 décembre 1802, la seigneurie passe aux mains de Simon McTavish, principal dirigeant de la compagnie du Nord-Ouest. Après le décès de ce dernier en juillet 1804, la seigneurie est alors administrée par sa succession. Malgré les conflits entre héritiers, on parvient à attirer des colons écossais dans l'agrandissement de Lacorne où ils fondent New Glasgow. Finalement, la seigneurie de Terrebonne sera vendue aux enchères le 31 décembre 1832 et c'est Joseph Masson, premier millionnaire canadien-français, qui en deviendra le nouveau seigneur.

Fait à signaler : sous l'administration des héritiers de McTavish, on s'assure d'avoir à Terrebonne les meilleurs moulins du Canada où les voyageurs

viennent s'y approvisionner avant de repartir pour le Haut-Canada en empruntant les rivières des Mille-Îles et de l'Outaouais.

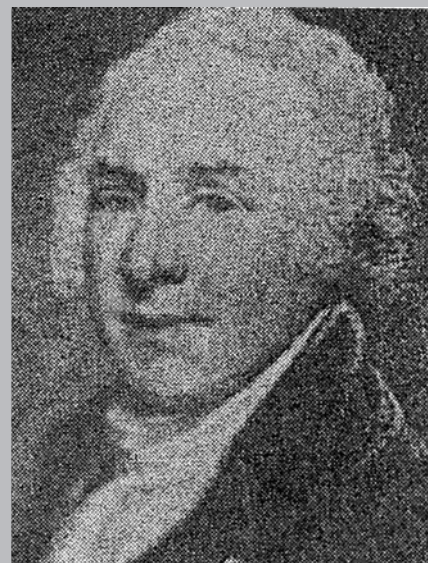
Entre-temps, un petit groupe de colons écossais s'est établi à New Glasgow. Étonnés de voir ces nouveaux arrivants s'installer en cet endroit, considéré comme le débouché naturel pour la croissance de leur population, les citoyens francophones de la seigneurie contournent les Écossais et commencent à s'établir le long de la rivière du Nord.

Par ailleurs, le séjour des Écossais à New Glasgow sera plutôt court car, dès la deuxième génération, ils commencent à quitter les lieux et se dirigent vers l'Ontario. Ils ont vite appris que les terres y sont faciles d'accès et, qu'en outre, elles sont plus belles.

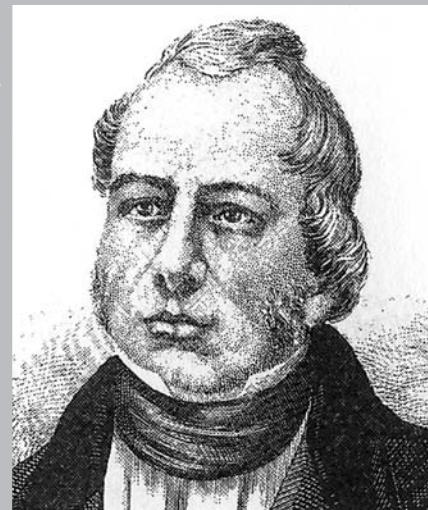
Les Irlandais s'empressent alors de remplacer les Écossais mais ils s'établissent de préférence sur une côte adjacente nommée New Paisley. Ces gens venus d'Irlande du Nord sont autant protestants que catholiques. De nos jours, New Paisley est connu sous le nom de Sainte-Sophie-de-Lacorne.

Un groupe d'anglophones poursuit sa conquête des Laurentides

Des anglophones, Britanniques et Écossais, s'établissent en grande partie dans le comté d'Argenteuil, englobé dans les Laurentides; ils sont nombreux à le faire, que ce soit à Lachute,



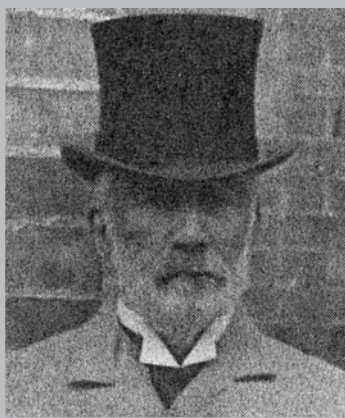
Simon McTavish (1750-1804), marchand de Terrebonne. (Source : BAnQ, collection initiale, GH 273-12)



Joseph Masson, dernier seigneur de Terrebonne. (Source : BAnQ, collection initiale, N 675-64)

Saint-André, Belle-Rivière, Grenville, Chatham, Mille-Îles et même à Shawbridge.

L'un d'eux, Sydney Robert Bellingham, homme habile et influent, prend des initiatives appréciées par les siens. En 1856, il fait arpenter à ses frais le canton Arundel et le gouvernement le



Sydney Bellingham, député d'Argenteuil
(1854-1860); (1867-1878).
(Source : Musée de Carillon)

récompense en lui octroyant 5 065 acres de très bonne terre arrosée par la rivière Rouge, un affluent de la rivière Outaouais. Ce territoire est situé au centre du nouveau canton.

Influencés par les travaux du sieur Bellingham, deux Écossais, l'instituteur William Thomson et son épouse Margaret Currie, sont les premiers à accepter une concession proposée par Bellingham. Après avoir vendu leur

maison de Belle-Rivière aussi nommé Côte Belle-Rivière (ce lieu était situé dans le territoire compris dans l'augmentation de la seigneurie des Deux-Montagnes, à proximité, côté sud, de Sainte-Scholastique et à l'ouest de Saint-Augustin, mais aucune paroisse n'y a été érigée), ils partent avec leurs six enfants pour aller s'établir à Arundel, accompagnés par l'arpenteur George Allbright et quatre autres hommes. Aucun chemin ne menant à Arundel, le groupe doit suivre des sentiers étroits, dépasser les cantons de Chatham, de Grenville et d'Harrington où certains de leurs compatriotes sont déjà établis, et longer la rivière Rouge pour finalement atteindre leur concession.

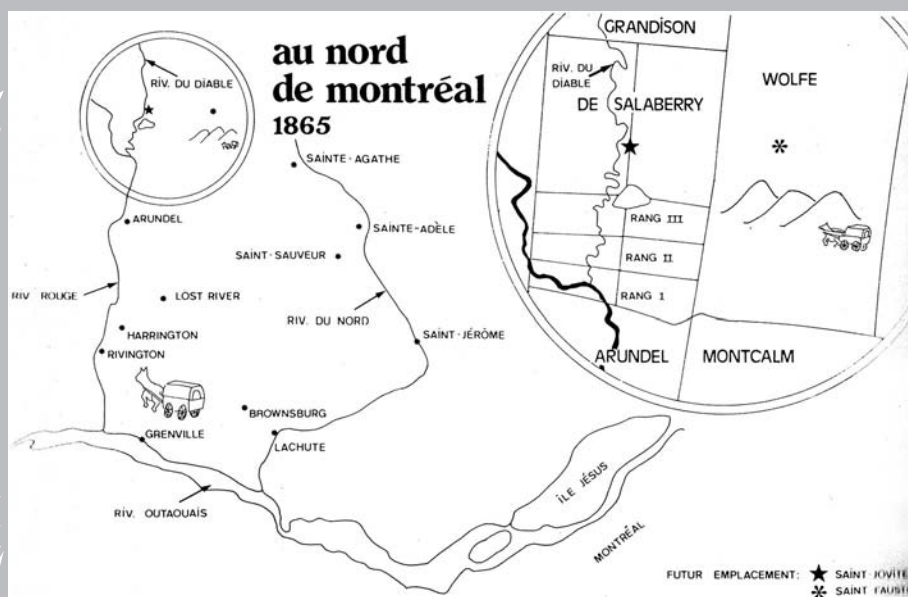
Avec l'approbation de Bellinham, George Allbright continue l'arpentage du territoire plus au nord et peut ainsi délimiter le canton de Grandison où s'élève la haute montagne nommée Tremblante par les autochtones.

Dans un rapport, l'arpenteur fait l'éloge de la qualité du sol et de l'état de la colonisation dans les cantons de Salaberry et de Wolfe. Le canton de Salaberry se présente comme une vallée pouvant être fertile car elle est traversée par la rivière du Diable sur toute sa longueur. Cette rivière est alimentée par deux gros ruisseaux dans sa partie nord et par la rivière Rouge dans sa partie sud. En fait, la Diable prend sa source dans les profondeurs du parc du Mont-Tremblant et suit un cours tortueux de 100 kilomètres avant de se jeter dans la Rouge, à la hauteur des terres de Brébeuf. Le sol de la vallée est composé d'argile dans les parties basses et d'un terreau jaune dans les parties plus élevées.

Les efforts fournis par les Écossais sont récompensés

La colonie écossaise augmente et on y retrouve les familles Munro, McVicar, Campbell, Andrews et McIntyre. Selon le recensement de 1871, cette nouvelle population, établie sur les rives de la Diable, a considérablement amélioré son sort. Certains colons ont même atteint une certaine prospérité par rapport aux normes de l'époque. Ils ont défriché et ensemencé une bonne partie de leur lot, possèdent quelques chevaux, des vaches laitières, ainsi que des moutons dont la laine traitée leur fournit l'étoffe traditionnelle dont ils se vêtent.

Il convient de noter que les lots exploités par les colons écossais de la vallée de la Diable sont les seuls qui aient conservé leur



La vallée de la Diable. (Source : Collection Danielle Soucy)

vocation agricole jusqu'à nos jours. Le sol, généreusement arrosé par les ruisseaux ainsi que par les rivières la Diable et la Rouge, est par conséquent hautement productif.

L'exploitation forestière

Le canton de Salaberry possède une autre richesse, le bois marchand. Les plus beaux pins ont déjà été coupés par les frères Hamilton de Hawkesbury mais il reste des secteurs à exploiter. En 1862, 1863 et 1865, des entrepreneurs, dont les Hamilton, obtiennent de nouveau des concessions forestières dans le canton de Salaberry, près des terres appartenant maintenant aux colons. Ceci causera des conflits au cours des décennies suivantes car les deux groupes, bûcherons et cultivateurs, veulent agrandir leur territoire respectif. Cependant, les coupeurs de bois sont en quelque sorte avantagés car ils peuvent exploiter des lots déjà concédés. À titre d'exemple, George et Robert Hamilton obtiennent la reconnaissance de propriété d'un lot dans le canton de Salaberry, déjà attribué à la famille McVicar. C'est l'endroit qu'ils choisiront pour établir une ferme relais. Nous y reviendrons.

La famille Hamilton, les coupes de bois et les fermes de ravitaillement

Après le décès en 1839 du prospère entrepreneur John Hamilton, ses trois fils, George, Robert et John, suivent ses traces et fondent la compagnie *Hamilton Brothers*. Ils exploitent la forêt



Le bâtiment de ferme des frères Hamilton, vu de face. (Source : Collection Colette Légaré)

Laurentienne à partir de 1843 car ils ont des droits de coupe de bois dans les comtés d'Argenteuil, de Terrebonne et de Labelle. Ils ont même obtenu des droits exclusifs sur des terres de la couronne dans la vallée de la Rouge. Comme le font les autres entrepreneurs forestiers, les Hamilton établissent des fermes le long des rivières. Ces exploitations servent au ravitaillement des bûcherons et des animaux, ainsi que d'escale pour les rares voyageurs qui passent par là. C'est ainsi que la municipalité de Ferme-Neuve tient son nom d'une ancienne ferme forestière.

Ainsi, les frères Hamilton ouvrent le long de la rivière Rouge les fermes d'en-Bas, du-Milieu et d'en-Haut qui deviendront respectivement les missions de La Conception, de L'Annonciation et de L'Ascension. Plusieurs témoignages des pionniers de Saint-Jovite révèlent l'existence d'une quatrième ferme Hamilton.

Vers 1863, George et Robert Hamilton devenaient propriétaires du lot 26 du deuxième rang de Salaberry (aujourd'hui Saint-Jovite). Ce terrain faisait

partie de l'emplacement de la famille McVicar, mais les règlements de l'époque permettaient aux compagnies forestières d'exploiter un lot déjà assigné, ou même d'y établir une ferme. C'est ce que feront les nouveaux acquéreurs sur ce lotissement situé le long de la Diable. En plus de servir d'entrepôt et de relais, cette ferme est exploitée par les employés de la compagnie Hamilton qui y cultivent la terre et s'occupent des animaux. C'est de cet endroit que partent dorénavant les provisions nécessaires aux bûcherons des



L'entrée du sous-sol, face à la rivière du Diable. (Collection: Colette Légaré)

différents chantiers situés tout au long de la Diable et de la Rouge. Le transport vers les chantiers est ainsi de beaucoup facilité et plus rapide.

Aujourd'hui, on peut voir à Saint-Jovite, près de l'entrée du pont Prud'homme, un vieux bâtiment en bois, haut de deux étages, dernier vestige de la ferme relais des Hamilton donnant sur la Diable.

Cette construction est encore en bon état. À gauche, l'écurie. Au rez-de-chaussée, le fourrage pour les animaux et les instruments



Au sous-sol, les arbres écorcés servent de poutres de soutien. (Source : Collection: Colette Légaré)



Canal permettant de se rendre à l'entrepôt en canot. (Source : Collection: Colette Légaré)

utiles à la coupe de bois : meule pour l'affûtage des haches, lime pour scies et godendards, chaînes, attelages et outils pour réparer. À l'étage, la batteuse à grains et un espace réservé au séchage des plantes et des grains. Dans un coin, pour le gardien, la couchette en rondins de bois et une paillasse remplie de foin. Un escalier (encore en place) fabriqué avec des arbres équarris à la hache, permet de se rendre à l'étage. Un seul arbre de 50 pieds de long forme la poutre centrale. Des arbres sont fixés à cette poutre afin de soutenir le toit. D'autres arbres placés à la verticale servent d'appuis aux planches des murs. Le plancher est fait de madriers de douze pouces de largeur sur trois pouces d'épaisseur. Le bâtiment repose sur un sous-sol dont les murs sont en pierres des champs, encastrées dans du sable et retenues par des joints à base de chaux. Le plancher est en terre battue. Pour plus de commodité, un canal creusé sous le mur permet d'accéder directement au bâtiment en canot, évitant ainsi le portage depuis la rivière qui était quelque peu éloignée.

Situé au confluent de la Diable et de la Rouge, l'emplacement de l'entrepôt avait été choisi avec soin. Ainsi, les fermes d'en-Bas, du-Milieu et d'en-Haut situées le long de la rivière Rouge étaient favorisées.

Bien qu'à cette époque, on faisait déjà des coupes à blanc dans les forêts du Nord laurentien, l'exploitation forestière a contribué à alléger quelque peu le fardeau des colons. Les bûcherons partaient en laissant les souches mais les clairières ainsi formées permettaient de jauger plus facilement les lots. En outre, même s'ils étaient cahoteux et quasi impraticables, les sentiers tracés par le piétinement des animaux de trait et des hommes de chantiers facilitaient en quelque sorte l'accès dans les bois.

Qu'ils aient été francophones ou anglophones, catholiques ou protestants, les colons ont connu de grandes difficultés, ont fourni des efforts considérables et ont manifesté beaucoup de détermination. Par leur courage, ils ont marqué l'histoire de notre pays.

Notes

Colette Légaré habite Saint-Jovite et est une descendante d'une famille pionnière de l'endroit. Elle se souvient d'avoir entendu parlé de cette ferme. Récemment, elle s'est rendue sur place et a visité ce qui reste de la ferme relais des Hamilton. On lui a permis de visiter les lieux et on lui a donné des renseignements. Elle a pris des photos et a généreusement partagé avec nous ses découvertes. Merci à Colette pour sa précieuse collaboration.

Bibliographie

BOURGUIGNON, Claude. *Saint-Colomban, Une épopée irlandaise au piémont des Laurentides*. Édition Passé Présent, 2004.

LAURIN, Serge. *Histoire des Laurentides*, Institut québécois de recherche sur la culture, 1989, 892 p.

MCLAUGHLIN, John. *Les McLaughlin en marche avec les pionniers du Nord*. Auteur, éditeur et distributeur, 2004.

SOUCY, Danielle. *La Vallée de la Diable, de la hache aux canons à neige*, Impression MP Photo, Montréal, 1983, 112 p.